

LE CAHIER BLEU

VOLUME 2 NUMÉRO TROIS



LE CAHIER BLEU

VOLUME 2 NUMÉRO TROIS

DÉCEMBRE 1995

LE CAHIER BLEU
Volume 2, numéro 3
Décembre 1995

Comité de rédaction

Directrice
Louise Myette

Assistante à la rédaction
Nicole Durand

Collaborateurs
Daniel Gagnon
Guy Gervais
Guy Lafond
Hélène Ouvrard

Composition
Micheline Blais

Le Cahier bleu
éditions québécoises de l'oeuvre
3507, rue Aylmer
Montréal, Québec
H2X 2B9
Tél.: (514) 844-3621

ISSN-1201-2505

Enfin, Le Cahier Bleu vous parvient chevauchant la fin de l'année 1995 et le début de la nouvelle année 1996 que nous vous souhaitons des plus heureuses. Nous espérons que le contenu de ce numéro saura vous faire oublier le retard.

Je me suis longuement posé la question si nous devons continuer notre effort de réflexion sous la forme de ce Cahier Bleu, tant l'abondance de livres et de revues nous fournissent tous les outils nécessaires à notre appétit de découvertes intérieures et extérieures. Mais voilà que l'identité, la particularité du Cahier Bleu commence à s'imposer malgré nous. Il me semble qu'après ces deux années – six numéros – l'orientation s'est définie tout doucement. Le Cahier Bleu au cours de sa troisième année précisera encore plus ses objectifs et la façon de les élaborer. Nous espérons qu'il deviendra encore plus dynamique et intéressant dans quelques mois. Votre fidélité nous encourage.

Dans ce numéro le corps nous est apparu comme un sujet important, intéressant et actuel.

Je vous souhaite une bonne lecture.

Louise Myette

entrevue

Guillemette Isnard

Nicole Durand

Dans l'humanité en marche, l'homme avance porteur de mémoires temporelles et intemporelles qui le façonnent dans sa globalité, et le font "peut-être" évoluer. Depuis de nombreuses années, Guillemette Isnard se penche sur ce qu'elle appelle la mémoire état d'esprit. Neurobiologiste de formation, elle en a conservé la rigueur qu'elle allie à l'intuition sans laquelle il n'y a pas de chercheur fécond. Ce qui lui permet de passer de l'empirisme des faits au schème transcendantal. Partageant son temps entre la recherche et l'écriture, elle en est à son troisième livre sur le thème de la mémoire. Le dernier, «La mémoire dans tous ses états», paru récemment aux Éditions du Méridien, est plus qu'une analyse de ce qu'est cet état d'esprit. Je l'ai rencontrée et j'ai découvert une jeune femme qui, par sa vision de l'homme dans l'univers, nous mène tout simplement sur le chemin de la sagesse.

Tout ce qui vit est mémoire

N. D. Vous avez intitulé votre premier livre «Mnémosyne, ou la mémoire vivante». Pourquoi cette déesse témoigne-t-elle de l'origine surnaturelle de la mémoire? Et en quoi la mémoire est-elle surnaturelle?

G. I. C'est la conception de la Grèce archaïque qui faisait de la mémoire une divinité. Il est évident que, depuis, la mémoire est tombée de son piédestal. Notre civilisation très rationnelle fait de la mémoire un outil d'efficacité et ne conçoit la mémoire que comme tournée vers le passé. En lisant des textes de la Grèce archaïque, j'ai trouvé très intéressant de voir qu'à cette époque et dans les civilisations qui étaient encore de nature orale, la mémoire avait un caractère très vivant. Ce n'était pas une réminiscence de faits ou d'événements. C'était la qualité qu'un être humain peut développer de plonger à travers soi pour trouver la réalité du monde dont il est issu. C'est pour cela que Mnémosyne donnait – et je l'ai réécrit dans ce troisième livre – au Devin et au Poète, la possibilité de voir le passé et l'avenir en y étant présent. Mais, ce n'est pas un film qui se déroule: c'est connaître le passé parce qu'il vit à l'instant présent ou connaître l'avenir parce qu'on le vit, lui aussi, à l'instant présent.

Mnémosyne extrayait donc la mémoire de son cadre temporel pour nous donner un aspect spirituel ou surnaturel. En fait, je m'aperçois que je m'inspire beaucoup de cette conception.

N. D. En quoi est-ce «dans la mémoire universelle que l'âme puise sa nourriture et nourrit son immortalité?»

G. I. Je ne sais pas si l'âme va puiser dans cette mémoire universelle, ou plutôt si cette mémoire est là de toute éternité; et ce que vivra un être humain sera l'actualisation, dans un contexte donné, dans une vie donnée, dans une famille donnée ou un peuple

donné, d'un morceau de cette mémoire universelle. Ainsi un être humain pourra être particulièrement violent : il aura puisé à cette source d'immortalité d'état d'esprit de violence; ou bien, de la même façon, il pourra être doux.

C'est pour cela que, pour moi, les êtres humains, comme le paysage ou comme les vestiges historiques, ne sont que la matérialisation dans le monde vivant réel d'une mémoire impalpable que j'appelle «état d'esprit».

N. D. Alors en quoi justement la mémoire permet-elle de descendre au fond de l'être et de découvrir la réalité originelle, d'une part, et de saisir le devenir dans son ensemble?

G. I. Que ce soit la mémoire dans le sens intellectuel à travers une réflexion sur la vie, que ce soit la mémoire dans son aspect émotif à travers ce qu'on a perçu de nos émotions, que ce soit la mémoire encore plus subtile à travers ce qu'on peut pressentir intuitivement, ce sont des marches qui nous permettent d'accéder à une dimension différente de l'être. Donc la mémoire est un moyen.

N. D. Vous ajoutez : «et de saisir le devenir dans son ensemble».

G. I. Éventuellement, pour ceux que cela intéresse. Si on arrive à plonger profondément au fond de soi, on saisit le devenir. Pas au sens de la voyance, de voir ce qui va arriver. Mais on sent un petit peu ce mouvement de la vie, qui est proche de nous – surtout au moment de la mort – mais qui est une continuité.

Autrement dit, "saisir le devenir", c'est entrer dans le mouvement de la vie et s'y sentir familier.

N. D. En quoi la mémoire n'est plus le survol du temps mais l'évasion hors du temps?

G. I. Cela découle directement de ce que je viens de dire. Dès l'instant où l'on dépasse la notion émotive, intellectuelle, dès que l'on va dans le mouvement de la vie, chiffrer le temps n'a plus aucun sens. À la limite, on peut voir se réactualiser différemment des événements, des naissances d'êtres humains. Mais la notion de temps n'a plus aucun intérêt. Ce qui n'empêche pas de respecter les heures de rendez-vous. Mais on n'est plus à ce niveau-là. Donc, cela demande une double perception, à la fois de la notion de temps de tous les jours et de la notion d'immortalité lorsqu'on connaît, par la mémoire, cette notion.

Mémoire et génétique

N. D. Quelle différence y a-t-il entre la mémoire «état d'esprit» ou «atmosphère», dont vous parlez, et la génétique?

G. I. La génétique devient un langage, parmi d'autres, de cette mémoire. Quand je parle de cette mémoire «état d'esprit», elle n'a pour moi aucune individualité. Ce n'est pas une notion d'âme individuelle. Ce n'est rien. Un rien très vivant mais c'est quand même rien.

Quand vous parlez de génétique, vous vous mettez tout de suite au niveau de l'être humain. Donc

je mettrai la génétique au même niveau que l'émotivité et l'intellect. C'est un moyen d'exprimer des traits de caractères, des traits physiques, des habitudes métaboliques, par exemple. Mais cela sera l'expression d'un état d'esprit qui englobe toutes ces données. L'état d'esprit peut vivre sans la génétique, la génétique ne peut pas vivre sans l'état d'esprit.

N. D. Elle est empreinte de l'état d'esprit.

G. I. Elle est ce que l'état d'esprit va la faire.

N. D. – Pourquoi dites-vous que le monde s'ouvre à nous par l'état d'esprit et se ferme à nous par l'émotivité?

G. I. Parce que l'émotivité réduit considérablement notre champ d'action. À l'instant où nous restons confinés dans l'émotivité, nous éprouvons des émotions terrestres, reliées aux événements de la vie, à nos perceptions, et qui peuvent vivre par elles-mêmes. On peut, sans le savoir, s'être coupé de notre toile de fond. Donc, dépasser l'émotivité, cela ne veut pas dire ne pas avoir d'émotions. Mais pouvoir les dépasser permet de s'ouvrir à la mémoire universelle, tandis qu'être refermé sur une émotivité nous coupe d'elle.

N. D. L'état d'esprit étant à l'origine de tout, n'est-ce pas lui qui va créer l'être au niveau génétique?

G. I. Vraisemblablement, oui. Au moment de la fécondation il y a déjà des influences qui peuvent éventuellement provoquer des désordres.

N. D. Vous parlez de désordres physiques?

G. I. Physiques et mentaux. Au niveau génétique, ce sont les mêmes gènes. Là encore, c'est très général. Dans quelle voie le désordre va-t-il se produire? Je dis toujours: au niveau physique, émotif ou mental, ou les trois. Un peu des trois avec une dominante à un niveau.

Les manipulations génétiques

N. D. Que pensez-vous des manipulations génétiques dont on parle tant actuellement. Même si la génétique n'est pas sur le même plan que la mémoire état d'esprit, n'y a-t-il pas un danger de vouloir modifier des comportements, dont ceux qui peuvent amener à la création? Les généticiens aimeraient pouvoir agir sur la violence. Or, la violence est souvent source de création pour l'artiste. L'humanité ne risque-t-elle pas ainsi de se priver dans le futur de grands créateurs?

G. I. Pour moi, les manipulations génétiques ne pourront pas, à long terme, affecter l'humanité. Les ouvrages de vulgarisation scientifique font grand cas de gènes de la violence, de la dépression, de la schizophrénie. Quand on lit des ouvrages plus profonds, on s'aperçoit que les biochimistes sont, quant à la certitude de leurs travaux, beaucoup plus modestes que ceux qui les diffusent. Le gène de la violence, je n'y crois pas beaucoup. Même si d'intéressantes découvertes sont faites dans ce domaine, je ne crois pas que cela constituera un virage déterminant. C'est la marque d'une époque, un peu comme les antidépresseurs ou les drogues psychotropes.

N. D. La recherche est allée beaucoup plus loin...

G. I. Oui, mais c'est du même genre. Cela procède du même état d'esprit. Par les drogues psychotropes on essaye de modifier le comportement mais sans y arriver vraiment. Je pense que tôt ou tard on s'apercevra qu'un comportement n'est pas uniquement déterminé par la génétique. Pour l'instant, on est dans cette époque où l'on veut voir les fonctions mentales déterminées par des jeux de neurones. Plus on va avancer, plus on verra notre impuissance à ce niveau.

N. D. Entre-temps on aura fait beaucoup de manipulations génétiques!

G. I. Oui, mais pensez à toutes les bombes atomiques, à tous les événements intervenus dans le monde depuis les hommes préhistoriques, n'en a-t-on pas modifié des choses? Alors, pourquoi ne pas accepter l'évolution du monde? Une forme de destruction est quand même une évolution.

Le désir de nos chercheurs de jouer avec la génétique est encore une concrétisation de l'état d'esprit. S'il n'apparaît pas dans la génétique, il apparaîtra ailleurs, un moment donné. Il faut que ce comportement existe. Empêchez un enfant de faire une bêtise, il en fera une autre.

Mémoire, souffrance et mort

N. D. Abordons maintenant un autre thème de votre livre: la souffrance est-elle un facteur d'évolution?

G. I. C'est un facteur d'évolution lorsqu'on essaie de décoder le message de cette souffrance ou lorsque, sans le décoder, on l'accepte.

N. D. Est-ce en fonction d'un passé que nous souffrons aujourd'hui ou est-ce pour préparer ce qui viendra?

G. I. En fonction d'un passé? j'ai tendance à être plus indulgente que cela. Je ne vois pas vraiment le lien de cause à effet entre une action et une punition. Je n'ai pas tellement cette notion. En fonction d'un avenir, oui. C'est la question qu'on peut se poser. Est-ce une préparation qui se fait en chacun de nous, par la conscience, que réveille la souffrance? Peut-être est-ce nous rendre plus attentif à ce qui va se passer. Mais peut-être qu'il y a une troisième dimension de la souffrance: elle est là pour rien, pas avec une «idée derrière la tête», mais elle est là.

N. D. Vous dites que, dans la course à la vie terrestre, la médecine risque de nous priver de notre éternité et que saisir cet état d'esprit à la fin de notre vie, c'est, dans une ultime tentative de réconciliation, nous libérer et libérer nos descendants de l'emprise millénaire de la mémoire. Comment l'entendez-vous?

G. I. L'attitude de notre médecine, c'est de lutter jusqu'au bout. Mon attitude est au contraire d'accepter, pour lutter éventuellement mais après avoir éprouvé le discernement. J'en suis venue à cela par mon expérience avec des personnes malades, parfois atteintes de cancer en phase terminale. Dans cette situation, il arrive un moment où nous avons tellement l'habitude de lutter qu'on ne sait plus saisir

l'instant où il ne faudrait plus lutter. Il faudrait pouvoir au moins se reposer.

De toute façon, ce n'est pas le repos qu'on choisirait puisque «ce n'est pas le moment de dire non». On se dit : «là, j'ai déjà cinq traitements de chimio de faits, vais-je interrompre un peu avant le sixième, qui sera peut-être décisif contre la maladie?» Et pourtant, ce peut être décisif pour vous de pouvoir vous dire : «je ne veux plus lutter comme cela, je n'ai pas envie de vivre à ce prix-là». C'est au choix de chacun. Je pense aussi à l'attitude des médecins : «si vous ne suivez pas votre traitement jusqu'au bout, on ne répond plus de vous». Cette forme de violence n'est pas, heureusement, le fait de tous les médecins, mais c'est par elle qu'il devient naturel de penser : «j'ai un cancer, il faut combattre». Et je me méfie du combat qui est plus une peur de la mort qu'une lutte pour la vie. Avec tous mes malades, j'insiste sur le fait qu'il ne coûte rien de réfléchir à sa propre mort, surtout quand on est encore jeune et que l'on n'est pas malade. Mais quand on arrive à cette réflexion juste parce qu'on est malade, tant pis, il faut alors accepter l'idée que cette maladie sera peut-être la dernière. Cela peut nous amener une forme de paix. Quand on a accepté ce qu'on craint le plus, on n'a plus à craindre, on est donc en paix, et cette paix peut être utilisée pour lutter. Mais notre médecine nous prive de cet instant de réflexion. Pourtant, lorsqu'on ne peut plus rien faire, on peut encore réussir notre propre combat en glissant tranquillement dans la mort au lieu d'attendre qu'elle nous prenne par un étouffement subit et en pleine crise d'angoisse.

N. D. Que voulez-vous dire lorsque vous parlez de libération pour soi et pour ses descendants?

G. I. On voit ce qui se passe autour des malades. La famille veut continuer la lutte alors qu'elle sait qu'il n'y a pas d'espoir. Cette lutte est tension mais non pas libération. C'est une lutte qui vous paralyse, qui vous emprisonne. Dans ces cas-là, l'état d'esprit dans lequel la famille n'a pas accepté la mort de l'autre devient une tension qui se propage aussi sûrement qu'un héritage génétique, alors que tout cela n'est que dans l'atmosphère. C'est pourquoi je pense finalement que ceux qui réussissent à vivre leur vie ou leur mort avec un peu plus de paix libèrent un peu leurs descendants de cette peur.

L'esprit en nous est le seul médecin totalement efficace et la soumission du corps à l'esprit la seule panacée véritable.

Sri Aurobindo

Science et sagesse: les médias en favorisent-ils la rencontre?

Nicole Durand

Notre société, profondément empreinte du matérialisme des XIX^e et XX^e siècles, a vu le pouvoir d'immortalité accaparé par la science et la technique. Jeunesse éternelle, santé pérenne sont la promesse de la biologie moléculaire fondamentale; la technique pharmacologique annonce des médicaments toujours plus performants; la biogénétique va plus loin encore, prophétisant la santé parfaite dès la vie amniotique.

Et nous voilà pris au piège méphistophélique de la science médicale.

C'est que l'histoire mythique de notre civilisation passe par le prestige de la science. Or, la science tient celui-ci de sa soi-disant méthodologie. Einstein, lui-même, démystifiait les certitudes scientifiques quand il disait que les scientifiques ressemblent à des «opportunistes épistémologiques».

Ce ne sont d'ailleurs ni les certitudes ni les incertitudes des scientifiques et de la science qu'il nous faut craindre. Les chercheurs cherchent et c'est bien ainsi.

Les médias diffusent les travaux des chercheurs et surgit l'ambiguïté, car, comme le dit Lucien Sfez : «l'information et la communication ne sont pas une logique de la demande par la publicité, mais une logique de l'offre. On fabrique la demande par la publicité».

La vulgarisation scientifique par tous les médias, mais aussi la publicité des produits et services disponibles, témoignent de l'intérêt toujours plus grand d'un public non spécialisé pour les découvertes scientifiques et notamment médicales. Selon les statistiques Ipsos: 58 % des personnes consultées souhaitent être informées sur les progrès de la recherche médicale; viennent ensuite 52 % de réponses pour les sujets concernant les maladies et leur traitement.

Il est vrai que les médias projettent au quotidien l'image de la mort: guerres réelles, jaillissant aux quatre coins de la planète; guerres imaginaires cinématographiques; faits divers violents; image de la souffrance issue de la violence et de la maladie; image de l'éphémère aussi: jeunesse et beauté affichent leurs canons sur les murs de la cité, dans les magazines et sur les multi-écrans.

Les médias sont devenus les grands prêtres de notre société véhiculant l'interrogation humaine sur son devenir, l'angoisse de la mort et le refus contre nature de l'éphémère. Comme le dit Jean Marie Lévy-Leblond: «la science rejoint la métaphysique et la mystique». Et l'on peut ajouter: «et nous rejoint par les thuriféraires du monde médiatique».

Sans mettre en doute la bonne foi et la bienveillante volonté des sciences et des médias de nous transmettre le projet d'évolution, on peut considérer que la sagesse ne peut être au bout de cette voie. Et ce, malgré la fondation d'un Mouvement universel de la responsabilité scientifique, car l'enjeu économique et financier que drainent les puissants groupes pharmaceutiques et entreprises de presse ne peut qu'infléchir leur choix.

La recherche scientifique et médicale et la divulgation des dites recherches pourraient être orientées vers les ressources propres de l'homme, par exemple, la relaxation, qui modifie l'équilibre nerveux, influera sur tous les systèmes du corps aussi bien hormonal, immunitaire que digestif. À ce propos, La Presse relatait récemment les travaux du Dr Herbert Benson, de l'école médicale de l'université de Harvard. Son étude intitulée «La réaction par la relaxation» l'amène à la conclusion que «en se concentrant sur des prières, des mots ou des sons, de nombreuses personnes peuvent déclencher une série de changements physiologiques particuliers».

Dans son livre «La légende des Anges», Michel Serres fait dire à l'un de ses personnages: «la rigueur des sciences et du droit, les investissements sur la communication médiatique créent des relations cyniques; non, nous n'aimons plus d'amour. Âge dur, siècle sec, temps de pierre».

Alors, science et sagesse: à quand la rencontre? On nous annonce un prochain siècle plus spirituel. Il ne nous reste qu'à l'espérer.

«Il faudra longtemps avant que l'auto-guérison remplace la médecine en raison de la peur, du manque de confiance en soi et de notre croyance physique dénaturée en les médicaments, que la science médicale a enseignée à notre mental et à notre corps et dont elle a fait notre seconde nature».

Sri Aurobindo

«La science médicale a été une malédiction plus qu'une bénédiction pour l'humanité. Certes, elle a brisé la violence des épidémies et découvert une chirurgie merveilleuse, mais elle a aussi affaibli la santé naturelle de l'homme et multiplié les maladies individuelles; elle a implanté dans le mental et dans le corps la peur et la dépendance; elle a appris à notre santé à ne pas s'appuyer sur la solidité naturelle mais sur la béquille branlante et répugnante des comprimés du règne minéral et végétal.

Sri Aurobindo

«Le médecin décoche une drogue sur la maladie: parfois il manque le but. Les coups manqués sont laissés hors de compte; les coups au but sont précisément thésaurisés, comptés, mis en système et font une science.»

Sri Aurobindo

Le corps humain

Louise Myette

La nescience de la Matière est une conscience voilée, involuée; c'est une conscience somnambule qui contient d'une manière latente tous les pouvoirs de l'Esprit. En chaque particule, chaque atome, chaque molécule, chaque cellule de la Matière vivent et agissent, cachés et inconnus, l'omniscience de l'Éternel et la toute puissance de l'Infini.

Sri Aurobindo

Le corps esclave

Aussi loin que je me souviens, que ce soit dans les livres d'histoire ou dans les grandes fresques de l'humanité, le corps humain m'est apparu au début de son existence et pendant de longs siècles comme l'esclave de l'homme. Il nous a d'ailleurs été présenté par les religions comme l'enveloppe physique de notre âme, de notre esprit, et par d'autres comme un véhicule que nous devons manipuler selon nos besoins. Il est difficile d'imaginer aujourd'hui que la volonté de survie de l'être humain a imposé au corps des souffrances de toutes sortes. Peut-être peut-on retrouver dans les pays où la torture existe encore, dans les barbaries des guerres actuelles ces souffrances d'antan où le corps a dû dépasser ses limites, cacher ses peurs et déployer une force qui souvent le dépassait. Il me semble que dans ces temps lointains, le corps devait tout accomplir pour

que la vie puisse durer et résister à toutes les difficultés provoquées par une nature rebelle et vindicative. Le corps a dû être si durement éprouvé qu'il se brisait très rapidement et entraînait dans la mort prématurément.

Le corps esclave a été pendant longtemps un animal docile obéissant et robuste pour l'homme. Ce qui a toujours créé une distance entre l'animal et l'être humain, c'était la possibilité de penser. Le corps, lui, même dominé par la volonté humaine, s'éloignait très peu de l'animal, il n'avait pas encore révélé à l'homme toutes ses possibilités.

Le corps complice

Si nous continuons notre réflexion, nous croyons qu'après avoir servi humblement son maître dans les tâches les plus primaires, le corps humain lui a aussi révélé des jouissances que l'esprit humain n'avait même pas espéré. Grâce au corps, le goût, le toucher sont devenus des univers à découvrir; le contact des corps les uns avec les autres amenait des vibrations, des pulsions différentes, quelquefois magiques, bénéfiques, quelquefois négatives et dérangeantes. Les besoins du corps, son langage, ses réactions, se sont imposés à la volonté humaine. Ce sentiment que le corps a commencé à exiger, à réclamer des attentions, notre volonté, notre esprit, notre mémoire ont dû en tenir compte. Mais la complicité du corps et de l'esprit, même dans les moments de rapprochement n'était pas accomplie. Il restait à l'esprit humain à déceler d'autres résonances dans le corps, bien plus profondes, bien plus exigeantes.

Même si l'homme, devenu plus conscient, a tenté de définir l'être humain, de déceler les mystères de la vie et de la mort, le corps était toujours pour lui un instrument de service. Pourtant grâce aux artistes qui sont toujours des précurseurs, le corps est devenu un objet d'art, on a célébré ses formes, sa beauté. Le corps est devenu le modèle privilégié des grands peintres, des grands sculpteurs; ces artistes nous ont révélé les secrets du corps, nous avons commencé à le regarder différemment, à oublier qu'il était uniquement un partenaire pratique et efficace.

Nous savons à quel point les hommes de science ont fouillé la mécanique intérieure et extérieure du corps humain, ils ont questionné le rapport du corps avec l'esprit, et tout récemment ils établissaient même des liens entre les corps de générations successives. Mais tout en questionnant le corps, il me semble que les professionnels n'ont pas encore entendu vraiment la voix du corps.

Le corps conscient

Venant de tous les milieux, scientifiques, spirituels ou artistiques, surtout depuis la deuxième moitié du vingtième siècle, des découvertes sur le corps nous ont été communiquées. Le corps pouvait aussi être conscient, disait-on, il fallait à tout prix être à son écoute. Il était clair que notre corps pouvait réagir à l'environnement, aux émotions, au stress, aux aliments, aux vibrations des êtres, des objets qui l'entourent. Le corps n'était plus perçu uniquement comme un complément, il avait une conscience corporelle et il avait une possible autonomie.

Nous constatons de jour en jour à quel point l'esprit humain se développe, découvre, innove, dépasse les limites prévues. Il semble de plus certain que la conscience corporelle peut apporter elle aussi des éléments nouveaux pour aider l'évolution de l'homme.

Comme nous découvrons peu à peu les propriétés de la matière, pourquoi ne découvririons nous pas aussi que nos cellules, notre substance corporelle contiennent un univers qui nous a toujours été caché. Nous pouvons dès maintenant constater que le corps humain du monde futur commence à s'éveiller. Pour cela, il suffit seulement de sentir sa présence quand il est habité par la joie et la paix. Il se pourrait que dans un avenir rapproché il ne soit plus nécessaire de sortir du corps pour atteindre certains états méditatifs. Ainsi l'expérience intérieure pourrait un jour prendre racine dans notre corps.

Le corps pourrait devenir un vaisseau révélateur de la beauté et de la joie suprêmes, répandre la beauté de la lumière de l'Esprit qui l'emplit, rayonner comme la lampe reflète et diffuse la clarté de sa flamme, contenir la béatitude de l'Esprit, la joie du mental qui voit, la joie de la vie et l'allégresse spirituelle, la joie de la Matière déliée et devenue conscience de l'esprit et vibrer d'une invariable extase.

Sri Aurobindo

Le corps écrivain

Daniel Gagnon

Aussitôt que l'écriture commence, c'est-à-dire quand la main sur le papier avance, plume entre les doigts, le corps s'apaise, cela ressemble à la paix qu'on éprouve en tricotant ou en bricolant, on est absorbé par une activité sans avoir à penser.

Pourtant la littérature semble véhiculer de la pensée, mais elle ne s'y attarde pas, elle ne doit pas penser la pensée. La pensée surgit des doigts, de la main, elle poursuit son chemin de mots en mots, elle les accole les uns aux autres dans le chuchotement des graffiti du stylo plume chargé d'encre bleue.

L'écrivain ne pense plus à rien, il écoute autre chose ailleurs, il est dans la lune. C'est le corps qui écrit, cela ressemble au sommeil, à l'endormissement provoqué par la récitation des prières et des mantras. Le doux ronronnement apaisant du moulin à mots qui tourne assouplit l'écrivain.

Il se repose en écrivant, le corps va tout seul, la main s'achemine vers le bout de chaque ligne doucement et bleuit la page. Ce n'est pas la pensée qui écrit : main à plume vaut main à charrue a dit Arthur Rimbaud. Le corps parle sans parler, le corps idiot, plus idiot que l'Idiot de Fedor Dostoïevski, parle en dormant, comme la Belle aux bois dormant, dans une belle dormance.

Cela est étonnant, dans le royaume de la pensée même et du langage compliqué des mots, il est maître, lui l'imbécile et le faible, l'inintelligent, l'incapable de toute formulation savante, il s'en balance, il n'est pas de l'université, il écrit par besoin d'activité et d'apaisement, le stress de l'attention soutenue infligé par les ambitions de l'esprit, tombe à zéro. Il va sans prétention, comme la tortue de Monsieur de La Fontaine, à petits pas tranquilles sous l'oeil narquois de l'esprit grand coureur automobile.

Il écrit pour le seul plaisir de faire glisser la plume sur le parchemin, il aime tâter le beau papier et prendre son temps, il trace comme le peintre somnambule mot après mot avec le soin d'un calligraphe, le corps-à-corps avec le papier lui plaît, il aime renifler l'odeur des feuilles, voir les taches que causent les ratures bleues sur la page.

Maille après maille, penché sur son tricot, sur son métier à tisser, l'écrivain ne pense à rien, il dort devant la feuille, il écrit les yeux fermés, un peu comme le peintre Jean-Paul Riopelle qui oublie de mettre ses lunettes pour voir ce qu'il fait, l'écrivain dort, ne le dérangez pas, ne le réveillez pas.

Son corps se rit de toutes ces notions d'effort qu'on lui a inculquées et que l'esprit lui a imposées pour son expression, c'est le contraire, il lui suffit de somnoler tranquillement devant sa copie et d'écouter une avalanche de mots débouler confusément des dictionnaires. Assis près de ce torrent hurlant et assourdissant, il ne cueille que quelques petites gouttes d'eau venues de la bruine de l'immense chute, de la terrible cataracte de la langue, il n'a plus peur.

Les mots descendent de la nuque et coulent dans les muscles de l'épaule, puis suivent les veines jusqu'à l'avant-bras pour aboutir dans la paume de la main où ils s'entremêlent et se condensent avant de sortir goutte à goutte de l'alambic, entre le pouce et l'index.

Pendant ce temps, l'écrivain dort, il a les yeux mi-clos, il a tout oublié, il rêve les yeux ouverts, il voit cette plume au bout de sa main courir lentement sur le papier, alignant des signes comme l'encéphalogramme donnant à l'extérieur des informations cryptées sur ce qui se passe dans le corps, comme l'électrocardiogramme indiquant par de minces filets d'encre les mouvements d'une âme présente dans le sang qui irrigue cette main.

L'écrivain cogne des clous au-dessus de sa feuille, comme Honoré de Balzac qui, même saoulé de café à l'aube, ne pouvait plus se retenir de sommeiller après sa nuit de travail. Le grésillement de la plume sur le papier du cahier, comme le froissement des pattes du crabe sur le sable, l'hypnotise au lieu de le réveiller et l'engourdit.

Il laisse la plume se rendre seule en bas de la page, sans avoir hâte qu'elle achève son ronronnement. Il est tout calme, apaisé. Qu'est-ce qu'elle peut bien raconter? Que peut bien dire le corps? Que veut-il? De quoi se mêle-t-il celui-là? Il va nous parler de son ventre et son estomac, mais non, il dort, son coeur bat doucement comme celui de l'ours qui hiverne.

Il se pelotonne sur lui-même comme sa chatte. Comme un fœtus dans le liquide amniotique, le corps

retourne sur les traces ancestrales de la vie. On l'a longtemps cru sans voix, mais il sait parler de paix, il sait parler de communion. Il lui semble qu'il s'élargit et qu'il emplit tout l'espace de la chambre. Il sait profondément que le Feu qui rayonne en lui n'a pas de nom, qu'il n'y a pas de mots pour Le dire et que, par conséquent, il vaut mieux se laisser bercer en Lui.

Enchemisé dans les violences de sa nuit, le corps de notre vie est pointillé d'une infinité de parcelles lumineuses coûteuses. Ah! quel sérail.

René Char

poésie

Les nerfs

Jules Supervielle

Vous qui rendez la chair pensante
Et raisonneuse sous la peau
Et sur votre route vivante
Allumez de petits cerveaux
Cordons plus minces que vous-mêmes
Plus considérables aussi
Tantôt dans une absence blême
Ou comme des fleuves, grossis
Nerfs, à moitié métaphysiques,
Mais plus nous-mêmes, véridiques,
Que le sang sorti de nos coeurs
Vous, nos grands froids et nos chaleurs,
Ô vous qui maniez la foudre
Comme Jupiter olympien
Et nous roulez dans notre poudre
Quand vous cessez d'être divins.
Je vous salue, ô téméraires,
Seigneurs, à qui sommes liés
Puisque commander à ses nerfs
C'est s'en faire des alliés
Et qui commande, père et mère,
Quand vous vous mettez en colère,
Quand vous criez en nous si fort
Et nous jetez dans notre tort?
Comme il rugit votre silence

Dans la chair où sont vos poignards!
Nous échappons par nos regards
Quand vous nous faites violence
Vous blessez de coups de couteaux
Nos coeurs, nos reins et nos cerveaux,
Tout vous est bon s'il est humain,
Vous nous clouez les pieds, les mains
Et jusqu'à nos pauvres cheveux
Dressés ne pouvant faire mieux!
Nerfs, signaux et points de repère
De dure guerre sous la chair,
Vous êtes aussi notre honneur
Donnant visage à notre cœur
Vous nous embrasez la poitrine
Avec vos flammes clandestines
Grâce à vous nous sommes des hommes
Dans notre respirant décor
Et lâchant la bête de somme
Nous ne sommes que plus forts,
Vous n'en faites qu'à votre tête
Merci de m'avoir fait poète,
De m'avoir brûlé jour et nuit
De vos feux pour mûrir mes fruits,
De m'assassiner de vos lances,
De donner des chevaux qui pensent
À mes grands galops souterrains,
De me laisser suivre leur train.
Puissè-je sans perdre le souffle
Vous monter jusqu'au dernier gouffre,
Étalons de dessous la peau,
Pégases hantés par le haut,
Dans notre corps qui ne révèle
Ni vos sabots ni vos coups d'ailes!

Poème

Giuseppe Ungaretti

Pourquoi es-tu pris de crainte
Si sans plus d'illusions
Tu entends en toi la terre
Envahissante rongeuse?
Ton berceau c'était l'image
De la tombe et tu as cru
Frivole que l'on pourrait
Te mesurer à la flamme.
Reçu le choc qui sépare,
L'Éternel ayant repris
Ton sort, si, déjà puante
Ta dépouille, la réclame
Le sein horrible aux ignorants,
Elle sera dans cette terre
Exilée de son mystère
Éparse dans le sommeil
Non pas sordide mais vraie.

Non Étoilé

Vicente Alexandre

Qui a dit que ce corps,
sculpté par les baisers, brille
resplendissant tel un astre
heureux? Ah! mon étoile,
descends! Ici dans l'herbe,
que ta lumière enfin
soit chair, soit corps.
Que je t'aie, à la fin,
palpitante, parmi les joncs,
étoile précipitée
pour donner son sang son éclat
à mon amour. Ah! jamais
inscrite là-haut! Humble,
palpable, ici la terre
t'attend. Un homme t'aime.

Poème

Rabindranath Tagore

La Joie est accourue de tous les coins du monde
pour former mon corps.

Les lumières des cieux l'ont baisée et baisée encore
jusqu'à l'éveiller à la vie.

Les fleurs des étés trop rapides ont palpité dans
son sein, et les voix de l'eau et des vents
chantent dans ses mouvements.

Les couleurs ardentes des nuages et des forêts ont
afflué dans sa vie et toutes les harmonies des
choses ont caressé ses membres pour leur
donner une forme de beauté.

Elle est mon épouse - elle allume sa lampe dans
ma maison.

Le souverain intime

Sri Aurobindo

traduction de Guy Lafond

De plus en plus maintenant l'Épiphanie intime
Sur le terrain de la Nature affirme ses droits
souverains

Ma pensée s'est libérée de la prison du cerveau
Elle coule, mer lumineuse des sommets de l'Esprit.

Une splendeur tranquille incite la force de Vie
Logée dans mon cœur, à faire ce qu'Il commande,
Déployant de larges ailes comme un grand
escogriffe,

Qui portent les dieux de l'empyrée.

Mes sens deviennent la grille d'or d'une béatitude
Une extase vibre dans le toucher, le son, la vue,
Inondant le plaisir inerte de cet insensible fourreau
matériel:

Mon obscurité répond à Son appel lumineux.

Comme Lui la Nature un jour en moi siègera
Victorieuse, calme, immortelle, infinie.

Carnet de lecture

Le corps... et quoi d'autre?

Hélène Ouvrard

Les Pouvoirs mystérieux de la foi,
Jean Guilton et Jean-Jacques Antier,
Perrin, 1993, 500 p.

«Nous avons raisonné comme si l'homme et la connaissance étaient achevés; comme si l'évolution de l'homme et sa pensée ne concernaient que des accidents secondaires apportant des perfectionnements, et non des mutations radicales; des progrès dans les modes, et non une métamorphose de la substance.» Qu'y avait-il de plus improbable que l'apparition de la pensée, de la conscience dans un univers matériel? Nous sommes à un autre seuil de l'évolution où le plus improbable peut de nouveau se réaliser. Nous allons vers un sur-être ou union avec l'infini. «Et les mystiques, malgré leur nombre infime, sont les annonciateurs de ce monde nouveau.»

Telle est la pensée que déploient, tout au long d'un minutieux et passionnant voyage à l'intérieur des phénomènes physiques et psychiques du mysticisme, Jean Guilton, intellectuel catholique, académicien, et son interlocuteur, Jean-Jacques Antier, historien passionné par l'aventure mystique.

Des phénomènes inexplicables (dont certains, comme la stigmatisation, sont propres au christianisme) ont de tout temps et en tous lieux accompagné la recherche spirituelle poussée à ses ultimes limites, ce qu'on appelle la sainteté. Citons pour mémoire: au niveau du corps, lévitation, inédie, stigmates, «incendie d'amour», luminescence, mort en odeur de sainteté, imputrescibilité; au niveau mental, don des langues, clairvoyance et télépathie, discernement des esprits et prophétie, bilocation et télékinésie; et enfin au niveau spirituel: visions, apparitions et extases, sans compter ces autres «ruptures de l'espace/temps» que constituent les guérisons et les conversions instantanées.

Reconnus et admis dans leur réalité par la sagesse populaire, ces faits extraordinaires ont été niés en particulier au siècle dernier par la science positiviste, et relégués, au sein d'une notion mécaniste de l'univers, dans le domaine du «léger» et du «merveilleux». Or, c'est la science, justement, et dans ses percées les plus révolutionnaires de notre temps – relativité et théorie des quantas – qui est ici convoquée pour éclairer ces phénomènes réfractaires aux lois ordinaires qui constituent la légende dorée des saints. L'une, parce qu'elle renverse la notion admise par les sens de l'espace-temps, et l'autre, parce qu'elle présume du substrat non matérialiste de l'univers, nous font entrer dans un domaine où l'impossible (l'improbable, disent les auteurs) devient possible.

L'authenticité de ces phénomènes pour lesquels ni l'Église ni la science n'ont trouvé d'explication satisfaisante d'ordre biologique ou psychique ne peut

aujourd'hui être mise en doute étant donné l'examen et le contrôle rigoureux auxquels ont été soumis de part et d'autre les quelques grands mystiques connus de notre temps, de même que les nombreux cas attestés de guérison miraculeuse. Comment Marthe Robin (1902-1981), que l'auteur a personnellement connue, a-t-elle pu vivre cinquante-deux ans sans boire ni manger ni dormir alors que, stigmatisée, elle revivait chaque semaine la Passion du Christ et perdait son sang en abondance? Comment expliquer les bilocations attestées de Padre Pio (1887-1968), stigmatisé lui aussi et doté du discernement des esprits (capacité de lire dans les consciences)? Comment Anna-Maria di Giorgi (née aveugle en Sicile en 1939), miraculée par l'intercession de ce même Padre Pio, peut-elle voir sans pupilles?

Là où la psychanalyse postule l'action de la zone la plus basse sur la zone supérieure, le mysticisme démontrerait au contraire l'action possible de la zone la plus haute pour absorber et assumer le corps. Des trois plans où l'on peut vivre (corporel, psychique et selon l'esprit), notre civilisation a privilégié le mental (psyché). Or, celui-ci, postulent les auteurs, ne serait que l'échafaudage de la structure de notre être et, comme tel, serait destiné soit à s'évanouir soit à s'épanouir dans une assomption du corps (soma) par l'esprit. C'est cet état qui serait atteint, quoi que imparfaitement, par les mystiques à travers les voies de l'ascèse, laquelle, entraînant une dégradation du corps, voire une régression, provoque non la simple sublimation, mais l'entrée dans un espace entièrement nouveau.

Dans cette perspective s'intègre aussi l'idée de survie après la mort, commune à toutes les religions, et celle de résurrection, liée à la survie, que le christianisme a érigée en dogme – le moins assimilable de tous : «Je crois en la résurrection de la chair.»

«Le problème, écrit Jean Guitton, est de savoir si le rapport entre le cosmos et le soma qui constitue mon individualité organique ne peut pas se reconstituer sous une autre forme; si la relation de mon être au cosmos ne peut pas changer de mode. (...) Dans ce cas et dans ce seul cas, l'Anastase [résurrection] du Christ serait l'événement historique le plus capital, puisqu'il serait le seul test que nous possédions d'une victoire possible sur la mortalité.»

Deux possibilités se présentent dans la perspective de cette survie post-mortem: soit l'âme s'achemine vers une nouvelle existence temporelle, soit, par-delà la temporalité, elle entre dans une sphère d'existence surnaturelle. La résurrection de Lazare fait espérer un retour dans la vie temporelle. Toute autre cependant serait la résurrection du Christ qui prophétiserait un état futur de l'évolution. Il s'agit, pour ce cas resté unique, de l'existence nouvelle d'un être identifié avec son existence historique ancienne – c'est bien le même Jésus que voient, touchent, les apôtres –, mais différent, surréel, ayant des propriétés autres par rapport à l'espace, au temps, à la matière, qui domine le cosmos au lieu d'être limité et dominé par lui. Or, cette résurrection du Christ préfigurerait la nôtre: celle d'un être spiritualisé avec un corps, c'est-à-dire «la réédification de nous-

mêmes, sans la psyché, autour de l'esprit qui sublime le corps.»¹ La mort ne serait donc pas le néant, mais une étape de métamorphose, et la résurrection finale des morts promise dans l'évangile serait l'achèvement surnaturel de la genèse des êtres. «Tout se passe comme si nous n'étions pas encore ce que nous sommes appelés à devenir.» Formule clef pour l'interprétation de ce livre.

Sorte de foetus projeté avant terme, l'homme, donc, serait un être inachevé. Et le mystique? Un être en avance sur les autres, ayant déjà réalisé cette métamorphose finale qui serait le but ultime de l'évolution. Un anormal qui serait un surnormal, un génie de la sainteté, comme il existe des génies de la musique. Pour tout dire, un mutant. «Ils préfigurent l'humanité de l'avenir temporel-éternel. (...) Préadaptés à l'avenir, ils représentent, à titre d'échantillons exceptionnels, l'humanité future, si du moins celle-ci veut accéder jusqu'à leur expérience, y participer de quelque manière.» Car à quoi serviraient les «signes et merveilles» qui accompagnent leur destinée exceptionnelle, sinon «à prouver que l'être humain est esprit», comme le dira Gira Bala, mystique hindoue, née en 1882, inédite de l'âge de douze ans jusqu'à sa mort, soixante ans plus tard.

«Le monde a besoin d'exemples». (Marthe Robin).

«Manifestations de la Transcendance», «greffes de l'éternité sur le temps», ou simple aboutissement de processus naturels portés à un point extrême, ces «événements extraordinaires disposés dans le temps

pour l'enseignement de l'homme» annoncent-ils, préfigurent-ils «la cité future et ce temps où nous sera révélée «l'éternité et son mystère d'amour» – en quelque sorte l'unité finale?

Un voyage rempli d'imprévus où les conceptions les plus traditionnelles de la foi traversent les perspectives les plus éclatées ouvertes par la science de notre temps...

1. Pour paraphraser saint Paul: semé corps psychique, il ressuscite corps pneumatique. «Son principe n'est plus la psyché, le mental ordinaire, mais le pneuma qui est dans l'écriture le mot le plus chargé de mystère. Il traduit ce qui est propre à Dieu. Dieu est Esprit (pneuma).»

La prédiction

Guy Lafond

L'homme symbiotique, Joël de Rosnay, Seuil, Paris 1995, 350 pages.

«Que nous les appelions «crise de l'énergie», «crise de l'environnement», «crise urbaine», ou «crise démographique», il nous faut reconnaître la mesure dans laquelle elles trouvent toutes leur source dans la crise plus large qui est celle de notre perception étriquée et insuffisante du réel.»

Hazel Henderson

Oui, nous le savons tous! Il suffit d'ouvrir le journal ou le poste, de descendre dans la rue sans jouer l'autruche, d'oublier un peu son confort immédiat pour reconnaître qu'en soi, comme autour de soi, une angoisse profonde mine nos espoirs, nos ambitions. Comme si ceux-ci surgissaient d'un passé irrécupérable, qu'ils ne correspondent plus à cet avenir que nos schèmes, nos institutions ne peuvent contenir, cet avenir que faute de mieux nous appelons l'inconnu. Et cette angoisse touche tous les domaines de notre activité : esthétique, intellectuel, psychologique, physique et tutti quanti. Car nous sommes des appareils de perception, et si la perception doit subir une transformation majeure, c'est également tout l'appareil qui en sera bouleversé. Même si nous n'osons toujours l'avouer, nous le savons. Nous

savons que nous sommes au terme d'une évolution, prêts à basculer dans un nouvel être. Nous le savons, et aux moments de grand abandon, nous l'anticipons... et tout aussi bien, nous l'appréhendons.

Car l'homme est encore un être physique, et la nature physique cherche à stabiliser ses formes — ce que nous appelons l'instinct de sécurité. Or même si nous savons que cette dernière proposition n'est pas juste, que l'univers cherche tout autant le chaos, le déséquilibre des formes, nous avons du mal à nous départir du confort de la forme établie pour affronter de plain-pied cet inconnu. Nous n'en accepterons que la part qui puisse se conformer aux structures de perception déjà en place. Nous tenterons en somme de prévoir le futur dans la sécurité de schèmes déjà définis. Ce qui pourra nous rassurer, jusqu'au moment où ces organes de perception trouveront leur némesis. Nous vivrons rassurés tout au moins pour un instant, pour nous complaire dans le nid de nos certitudes, même provisoires. C'est dire que l'art de la prévision est un art à courte vue, que s'il rassure à court terme, il ne résout en rien les indéterminations de cet inconnu, si celui-ci est reconnu comme tel, un inconnu. Mais nous continuerons à projeter notre avenir — ou, au pis aller, à l'inventer —, car une force en nous nous détermine à le circonscrire afin de l'intégrer.

Cette intégration se fera d'abord par une acceptation simple, presque banale, du fait immédiat, de la réalité contingente; en effet la prévision est l'élargissement à son nième degré de ce qui déjà existe comme chose, ou comme faculté. La prévision en

somme est la validation du présent, et sa plus grande extension. Mais par ailleurs, nos facultés, étant ce qu'elles sont, c'est-à-dire évolutives, ne peuvent prévoir ce qu'elles n'ont encore appréhendé, de sorte qu'elles sont toujours en état de crise face à l'inconnaissable qui les déborde; ainsi portées à leur plus grande efficacité, elles devront à ce moment même accepter leurs limites, accepter d'être renversées par la nécessité de facultés plus adéquates, — et justement, ces nouvelles facultés s'établiront sur les assises des facultés déjà développées mais devenues désuètes. La prévision en somme est une justification par la négative de l'avenir.

Et nous ne sommes pas dépourvus, en notre siècle, de moyens de prédiction. Que l'on considère seulement ce que permet le développement des sciences dites «molles», qui au contraire des sciences «dures» où seules les lois d'un univers fixe, donc externe, sont recherchées, se préoccupent de l'intériorité des phénomènes, de leur aspect intentionnel ou téléologique ou holiste, soit en psychologie, en phénoménologie, en sociologie, etc. Et pour mieux rendre compte du flou — quant à la raison scientifique — qu'introduisent ces sciences «molles» dans le cadre de nos connaissances assurées, le développement parallèle — et scientifique — de théories qui permettent de mieux cerner précisément cet irraisonnable qu'elles véhiculent. Je pense notamment à la systémique qui permet de jouer à l'infini dans le rapport tout/partie; à l'étude du fractal, qui permet de déceler dans la moindre parcelle d'un tout apparemment chaotique, l'ordre de ce tout; à la théorie du chaos, cette mal-nommée, qui

discerne dans les états en déséquilibre un nouvel équilibre. (Cette théorie est, à mon sens, un acquis majeur, mais dangereux: car lorsqu'un système devient chaotique, il n'agit plus de façon déterminée, il est en quelque sorte libre. Et c'est alors qu'intervient la volonté de sécurité, qui tentera encore d'enfermer cette liberté dans une prévision «prévisible», et ne lui accordera pas le bénéfice de sa liberté, l'enfermant une fois de plus dans une loi, une théorie.) Ces nouvelles sciences ont élargi notre pouvoir de prévision, si on ne conteste pas leur bien-fondé, surtout par le fait qu'elles sont holistes, c'est-à-dire qu'elles n'isolent pas les symptômes, mais les intègre dans des rapports de plus en plus globaux, ad infinitum. (Et là je me pose une question: si la partie n'existe pas sans le tout, et vice-versa, et que le tout ne pourra jamais être défini, puisqu'il sera à nouveau partie d'un autre tout, comment pourra-t-on définir la partie elle-même, sinon de façon relative et provisoire... d'où l'impossibilité d'une prévision juste. Mais cela, je pense, est reconnu par tous ceux qui sérieusement tentent de situer l'avenir; ils sont bien conscients du caractère hypothétique... mais nécessaire... de leurs projections.)

C'est précisément sur ces prémisses (la systémique, le fractal — son livre est même construit sur un modèle fractal —, le chaos) que Joël de Rosnay tentera l'aventure de la prédiction. Il examinera notamment les effets profonds que l'ordinateur aura non seulement sur notre comportement mais sur notre être même. L'ordinateur (le *macroscope*, écrira-t-il), par tous les moyens qu'il met à la disposition de l'homme, et des instruments qu'il crée et qui

bousculent l'ordre établi (que l'on songe, par exemple, à la façon dont la frontière entre le virtuel et le réel s'amenuise), par son pouvoir de synthèse inégalé jusqu'à date, par l'anarchie dans la distribution de l'information et son universalisation (l'autoroute électronique) — qui, selon la théorie du chaos devra produire un ordre nouveau —, par toutes les inventions qu'il permet (robots, clones, nanotechnologies, ...et vous pouvez en allonger la liste à volonté), l'ordinateur, dis-je, est en train d'ériger une nouvelle sphère de conscience (qu'il appelle le *cybionte*) qui s'ajoutera à la physiosphère, la biosphère, la noosphère et les intégrera. Comme elle intégrera l'homme qui alors agira consciemment comme cellule de ce «cerveau planétaire» qu'il crée et dont il fait également partie. Il devra alors vivre en *symbiose* avec les outils qu'il fabrique — d'où le titre du livre —, et non en maître absolu de son environnement, de cet univers où la technologie et l'électronique ne seront plus des excroissances d'une raison dévoyée, mais feront partie intégrante de sa nature.

C'est là la ligne de fond de ce livre. Je vous fais grâce de son foisonnement d'informations, de ses prévisions qui réhabilitent, comme je disais au début, toutes les découvertes récentes en les portant à leur degré maximal d'efficacité (et qui pour certains marqueraient une régression plutôt qu'une évolution). «Il décrit, comme il est mentionné sur la jaquette du livre, les révolutions mécanique, biologique et informatique», pour «éclairer les nouvelles approches politiques, économiques, écologiques et culturelles nécessaires au monde de

demain». Je vous inviterais bien plutôt à lire ce livre fascinant à tous égards, ne serait-ce que pour porter une certaine imagination au degré ultime du possible. Un des mérites de ce livre, et non le moindre, c'est d'illustrer comment notre monde s'achemine, presque de force, vers une unité où l'homme devra servir l'appareil de sa croissance — toute la machinerie qu'il invente pour son bien-être, son amusement, son besoin de connaissance, sa volonté de reculer les limites de son pouvoir — tout autant qu'il s'en sert. L'homme enfin intégré à l'univers auquel il ne pourra échapper, le «macroscop» lui rappelant quotidiennement que l'individu n'est qu'une puce (essentielle) dans un réseau universel d'interrelations. L'Age de raison, tant décrié en certains milieux, porte son fruit. Et j'aime bien qu'on sauve ainsi l'histoire plutôt que de la dénigrer. Souvent, la prédiction permet, par l'extension qu'elle accorde à l'événement immédiat, de le mettre en lumière, en relation non seulement avec ce qui le précède, et qui risque d'en être une fausse mesure, mais avec ce qui lui succède et peut en donner une meilleure lecture. La prévision est ainsi une panacée pour contrer l'angoisse du changement.

Une question pourtant persiste à la fin de cette lecture. Joël de Rosnay tente de décrire l'aspect physique de l'homme de demain: des jambes rabougries (le déplacement se fera de moins en moins par la marche), un estomac rétréci (l'homme se nourrira de plus en plus de produits synthétiques), etc. Il écrit même (page 67): «Les êtres vivants vont également être soumis à des modifications biologiques profondes par les biotechnologies...» Par

contre, à la fin du livre (page 329) il affirme ceci: «La symbionomie conduit à une approche unifiée des organisations et du temps, débouchant sur l'action humaine, individuelle et collective. *Sans nécessité* (les italiques sont miennes) *de mutations biologiques fondamentales conduisant au surhomme ou bouleversant l'espèce humaine.*» Il semble, du moins je le perçois comme tel, qu'il y a dans cette dernière affirmation une retenue, que le texte précédent ne justifie pas tout-à-fait. Car par ailleurs, si l'homme est primordialement un organe de perception, et si la perception doit radicalement changer, il me semble assez logique de prévoir un changement tout aussi radical dans l'organe lui-même...

Alors pour ouvrir tout le champ du futur, sans retour sur le besoin de sécurité, peut-être faut-il passer du champ du possible au champ du probable (qui lui ne se soumet plus aux lois, sinon à la loi non codifiée de la genèse), peut-être faut-il accéder à ce que les ésotéristes appellent la mémoire seconde (et qui n'est pas une mémoire du passé, mais celle précisément de cette genèse hors-temps), peut-être faut-il confesser son ignorance plutôt que de chercher par une arrogance futile à mesurer l'avenir. Mais pour cela, comme le disait Douce Mère, il faut apprendre «à ne plus être». Et cela, en l'occurrence, est le privilège du poète et du prophète, de celui qui voit, de celui qui dit. Nous entrons dans de toutes autres considérations; de cela, une autre fois.

P.S. Je prends lecture de l'entrevue de Nicole Durand après avoir terminé la rédaction de ce texte, pour me rendre compte que la fin de celui-ci rejoint le début du sien. La boucle est bouclée. Cela me plaît.

«L'avenir du monde, point minuscule d'un univers froid et distant, n'appartient plus seulement à l'espace sidéral. L'avenir du monde est dans le temps des hommes. Un point de convergence dans un temps de plus en plus signifiant qui lui est propre. Temps du cybionte et peut-être de celui, plus dense encore et plus profond, du superorganisme qui lui succédera. Un échappement collectif dans la profondeur de l'instant plutôt qu'une dilution dans la durée infinie de l'expansion universelle.»

Joël de Rosnay

«La vie telle que nous la connaissons se double d'une vie telle qu'elle pourrait être. Nous sommes les représentants d'une vie complexe parmi de multiples formes de vie possibles.»

Joël de Rosnay

correspondance

d'un correspondant en Allemagne

Guy Gervais

Des phrases venues comme une vision...

»La paix et le calme dans le corps de l'homme sont les ferments de la moisson - en elles peuvent grandir les hommes et leur volonté. Car si vous avez la paix autour de votre corps il peut alors sentir ce qu'il ne peut sentir et vibrer sous d'autres ondes. Croyez-moi vous pouvez être si transparent dans le calme et la paix que vous verrez enfin au travers de votre enveloppe corporelle la lumière qui vous soutient. La vie terrestre existe par la lumière, vous le savez en votre esprit, mais le savez-vous à chaque instant. Cela n'est pas une image ni une explication, c'est ainsi que vous êtes nés, créés par le miracle de la vie qui signifie: le mariage de l'énergie avec l'éther. Ce que vous respirez s'est condensé et sous une autre forme a donné naissance au corps humain... Ce qui lui a donné la vie continue sa poussée... La fleur qui sort de la terre ne peut s'arrêter en chemin tant que le parfum n'est pas aussi sorti de son corps. C'est ainsi pour vous également, petits hommes. Vous ne savez pas la douce odeur qui monte parfois de la terre...»

Table des matières

entrevue

Guillemette Isnard Nicole Durand.....	4
--	---

essai

Science et sagesse: les médias en favorisent-ils la rencontre Nicole Durand.....	14
Le corps humain Louise Myette	18
Le corps écrivain Daniel Gagnon	22

poésie

Les nerfs, Jules Supervielle.....	26
Poème, Giuseppe Ungaretti	28
Non Étoilé, Vincente Alexandre	29
Poème, Rabindranath Tagore.....	30
Le souverain intime, Sri Aurobindo	31

carnet de lecture

Le corps... et quoi d'autre? Hélène Ouwrand	32
La prédiction Guy Lafond	38

correspondance

Guy Gervais.....	46
------------------	----

Tous droits réservés pour tous les pays. Toute traduction, adaptation ou reproduction par quelque procédé que ce soit est interdite sans l'autorisation des **éditions québécoises de l'oeuvre.**

L'abonnement de soutien est de 20 \$ par année pour trois numéros. Tous les numéros du Cahier Bleu sont disponibles sur demande.

LE CAHIER BLEU

éditions québécoises de l'oeuvre
3507, rue Aylmer
Montréal, Québec
H2X 2B9